

XYZ. La revue de la nouvelle

Dépassé par les événements

Hugues Corriveau



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (1992). Dépassé par les événements. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 33–43.

DÉPASSÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS

HUGUES CORRIVEAU

8 h 2

Trois minutes déjà qu'il s'est regardé dans le miroir. Non pas que ce soit chez lui une habitude. Bien au contraire. Mais il est si fatigué. Écoutez! Avec la vie qu'il mène, il ne peut, en toute logique, que se sentir épuisé de façon extraordinaire. Il a voulu savoir, apprécier, jauger son état, analyser ses traits, supputer ses risques d'être vraiment malade. Peut-être que, s'il arrivait à interpréter les lignes confuses de ses rides, une certaine révélation sur sa condition lui serait donnée par ce simple examen de ses traits. Mais le miroir, en général, ne lui rendait qu'une image approximative de ce qu'il croyait être réellement, de ce à quoi il aurait juré ressembler. Il ne reconnaissait jamais son double, là, derrière le magique tain glacé, mais un être plus ou moins inquiétant qui vivait derrière les murs, derrière les choses et qui, par un miracle inouï de synchronisme, se trouvait toujours au bon moment, au bon endroit, pour imiter ses gestes, ses airs, son inquiétude, son hébétude. Bref, il y a maintenant cinq minutes qu'il s'y est regardé et son harcèlement n'a pas diminué pour autant, son angoisse non plus que son désespoir de vieillir si vite, de grossir si paternellement.

10 h 58

Il n'a pas pu aller travailler. Impossible. Parce qu'il y est retourné. Jamais cela ne lui arrive. Jamais. Écoutez! Il est revenu se voir... question d'être sûr que ça continuait... qu'il n'avait pas eu la berlue... Ça lui a pris un courage remarquable, une volonté de fer pour penser avant tout qu'il irait peut-être de nouveau scruter le monde étrange

du miroir, pour d'abord se lever de son fauteuil, pour retraverser le salon. Après cette pensée, ce geste, ce mouvement, il s'est approché de la salle de bains. Oh ! très lentement, question de retarder l'instant fatal, celui où, de nouveau, il constaterait que les choses lui échappaient. Pour son vieillissement, cela, il le savait depuis longtemps... les manifestations de ce délabrement sont trop perceptibles et à trop de niveaux pour n'être visibles qu'au miroir seul. Non. Mais il risquait de se rendre compte de nouveau que les choses, le temps, sa perception des choses et du temps variait, décalait par rapport à la réalité. Or, de cela, il s'était aperçu lentement. À cause du phénomène du miroir justement, de ce qu'il n'y percevait plus la réalité de la même manière. Vous conviendrez qu'il y a de quoi s'affoler quand on commence à saisir que le monde nous échappe. On n'a plus aucun endroit où se réfugier, plus aucun point de référence sûr, absolu. Donc, il n'avait pas résisté à l'envie de compléter son investigation, de poursuivre un peu plus son enquête. Oh ! juste pour savoir, question d'être sûr que cela était bien vrai, était le lot de sa nouvelle existence.

10 h 55

Revenons un peu en arrière et suivons-le. Voilà ! Il avance dans le salon. On le voit même plier le genou droit comme s'il souffrait de venir ainsi vers nous. Il s'approche, nous frôle presque sans nous voir et se dirige d'un pas lent vers la psyché. Vacillant un peu, il s'y rend tout de même. Nous savons déjà qu'il est fatigué, n'en peut plus, a vieilli, n'accepte pas cela, etc., etc. Le seuil de la salle de bains franchi, il allume et reste là, appuyé au chambranle. Il attend un signe. Son cœur bat fort, ses mains sont moites. Les secondes s'égrènent. Le temps, le temps joue contre lui : il approche, s'y oblige. Il penche d'abord la tête et le corps du côté gauche parce qu'il ne veut pas se présenter devant le miroir de plain-pied, d'un seul coup. Il veut surprendre, subrepticement, ce qui se passe là, derrière, y jeter un petit coup d'œil furtif, prendre ce monde étrange sur le fait, en train d'exister. Il y est presque et ce qu'il voit d'abord apparaître, mobile et blond, c'est bien une mèche de cheveux... un bout de front... un début de sourcil... peut-être également ce que

quiconque prétendrait être son œil. Décidément, il n'a rien à craindre. Nous, nous le savons, mais lui! Alors, dans un grand effort de volonté, il se donne d'un seul coup. Il se laisse voir en entier, se laisse, paraît-il, réfléchir. Il voit ça de l'autre côté du tain, cet être blond et vieillissant et gras qui l'imité, ne sait rien faire d'autre. Cela le lasse, on le voit, cela l'ennuie. Alors, pourquoi rester encore une heure ou deux à guetter? À quoi bon insister? Et juste au moment de quitter la pièce, à la seconde même, dirait-on, où il se décide à se soustraire à l'envoûtement, il le voit, lui, qui cligne légèrement de l'œil. Ce n'est pas cet homme-ci qui a cligné de l'œil, nous en sommes certains. Il n'y a même pas pensé, ne l'a pas voulu. C'est l'autre. C'est l'autre seul qui l'a décidé. Même s'il fait l'innocent maintenant, même si, pour l'instant, il l'imité parfaitement dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses expressions affolées, même s'il est prêt quant à lui à glisser derrière le mur, l'homme sait que c'est un leurre, une stratégie du double de lui-même. Il a bel et bien cligné de l'œil, de cela il est sûr. Nous savons, nous, que ce pauvre homme dit la vérité, que quelque chose est en train de se briser, de se casser dans son univers si régulier, si monotone. Écoutez! Il faut admettre qu'aujourd'hui, il n'est pas allé travailler... alors tout est possible... même cette cassure, cette fracture dans le temps. Admettons-le, nous savons que quelque chose d'inconvenant vient de se produire sous nos yeux. Le clignement de l'œil que nous regardions en commun, admiratifs, a eu un très léger, infime décalage par rapport à la réalité. Il faut accepter que la reproduction au miroir a devancé légèrement le geste de l'homme. Un peu plus et on croirait que c'est l'image elle-même qui en a pris l'initiative, qu'elle a gagné de vitesse sur le geste qui devait en principe être reproduit, mais qui, cette fois-ci, a introduit le mouvement, le reflet changeant de lieu... de rôle... Mieux vaut sortir d'ici avec lui, retourner au salon. Voyez, le multiple de l'homme au miroir n'y est déjà plus.

10 h 59

En effet, il est douloureux de se rendre compte que les choses nous échappent, qu'on ne sent plus le tempo. Finis les discothèques

et la danse, le squash et le tennis, finis la course, le jogging et les prouesses amoureuses, fini... c'est cela... on se sent fini. Écoutez ! Vous vous levez un matin, vous entrez nonchalamment dans votre salle de bains, vous vous regardez dans le miroir comme chaque matin avec un vague sentiment de dégoût devant ce que vous savez que vous y trouverez et puis voilà ! Tout bascule. Vous vous rendez compte que vous êtes en retard sur vous-même ! Oh ! très légèrement décalé, infiniment même, mais décalé quand même... vous vous rendez compte que votre représentation vous devance, que vous prenez fatalement du recul par rapport à ce qui est montré du monde... que vous n'êtes plus dans le coup... oh ! d'abord, cela s'analyse en microsecondes, mais ensuite vous savez que votre image, un matin vers dix heures, vous fait un clin d'œil, se moque de vous. Imaginez un peu votre réaction. Serait-elle vraiment différente de celle de cet homme que nous voyons en ce moment, qui, à huit heures deux ce matin, a senti que cela était irrévocable ? Elle, cette réflexion, léchait déjà le sang au bout de son doigt quand l'homme venait à peine de se couper avec le rasoir. Non, c'était moins distordu que cela, moins différent, mais l'impression qu'il en a eue se rapproche de cela. Disons plutôt que le doigt dans le miroir touchait déjà aux lèvres quand le sien s'approchait à peine de sa bouche. Bref, il l'a senti. Il en a été convaincu. Seriez-vous allé travailler alors ? Voyons, il faut reconnaître qu'il a eu raison, qu'il lui fallait une journée de repos.

11 h 15

Déjà, il y était. Il l'attendait. Les choses vont infiniment plus vite que nous aurions pu l'imaginer. Je croyais personnellement que l'évolution des choses aurait pris des semaines, sinon des mois. Mais non. Imaginez ! On dirait que cette seule journée lui suffira. Les prises de conscience les plus aiguës sont souvent foudroyantes. Pensez à Claudel le jour de Noël, à saint Paul à Damas, à tant d'autres qui saisissent dans une vision fulgurante comment ira leur vie à l'avenir. Il se passe ici quelque chose de semblable, mais de parfaitement incongru. Cet homme-là se voit, surmené,

retardé sur les choses du monde, être littéralement dépassé par les événements. Or, cette impression, il est arrivé à tous et toutes de la ressentir. Mais ici, écoutez ! Quand il s'agit de votre propre identité, de ce qu'on pense être soi-même qui ne correspond plus, que faire ? Voyez-le ! Il arrive en retard devant son propre reflet. Les choses se sont mises à vivre par elles-mêmes. Ça ne fait aucun doute qu'on est en train de l'oublier dans un espace-temps de plus en plus flou, dans un état d'égaré assez surprenant. Ce n'est pas parce qu'il a décidé de se raser une seconde fois que les choses vont se remettre en place. D'autant qu'il vient de décider cela pour vérifier, pour être certain que les gestes de l'autre ne correspondent plus aux siens propres. Il l'a vu, là dans le miroir, prendre la pioche et le savon, et commencer à se raser. Il n'avait pas encore avancé la main vers le blaireau que lui, là, sur le mur, il avait une barbe de mousse blanche, sifflotait, libéré, aurait-on dit, d'une certaine contingence, d'une contrainte infiniment lassante... Il le voit alors qu'il est tout juste à faire mousser la crème, qu'il s'apprête à accomplir un geste qu'il lui semble impossible d'éviter, parce que l'autre justement l'a déjà fait. Il sait qu'il lui faudra réaliser les mêmes gestes, le même cérémonial. Or, il se prend à souhaiter qu'il quitte au plus vite le miroir, que la figure aille à ses occupations, qu'elle le libère enfin de cette fatalité de devoir rester au miroir, tant et aussi longtemps que l'autre s'y trouvera. Et tout à coup, en relevant les yeux pour essayer cela, il ne s'y trouve plus. C'est le vide sur le mur, dans le tain, c'est la pièce nue aux murs immobiles et lisses qui s'y représente. L'être blond et gras a disparu. Il ne voit rien d'autre que l'absence inquiétante, le silence anodin d'une salle de bains vide, à l'heure du midi, vide et silencieuse. Il n'a plus rien à faire ici. Il n'est déjà plus là, en fin de compte. Alors il sort, il va dans le hall, et ne sait plus que faire. Il se demande ce qui arrive à l'autre actuellement dans son monde à lui. Il regarde sa montre et lit midi cinquante-cinq. Mais voilà, est-ce réel ? N'est-il pas beaucoup plus tard ailleurs ? N'a-t-il pas déjà pris un retard irrémédiable, insurmontable ?

14 h 41

Trois minutes qu'il n'y est pas allé, qu'il n'y est pas retourné. Il se retient, en souffre. Mais il ne doit pas maintenant puisqu'il sait... il n'y sera pas plus maintenant que tantôt, il n'y sera plus jamais... trop de temps perdu... ce n'est plus possible et il le sait... jamais plus il ne se verra dans la glace à l'instant de s'y regarder... tout sera dorénavant décalé. Et malgré cela, un espoir irrépressible le pousse à penser que peut-être... maintenant... s'il le veut suffisamment fort... s'il pousse vraiment pour réaliser cet espoir futile de coïncider une fois encore avec lui-même, peut-être y parviendrait-il. Il marche de long en large dans le salon et il aperçoit la gravure qui, sous sa vitre mate, jette un rayon vert sur la pièce. Une eau-forte abstraite qu'il a achetée il y a longtemps déjà. Mais là, ce n'est pas la beauté étrange des formes qui le retient, c'est ce qu'il n'y voit pas, ce qu'il ne distingue pas dans le mat du verre. Car il n'y est pas, lui. Une grande absence, une pensée vide, insolite. Et il se rend compte qu'il ne lui faudra pas se méfier que des seuls miroirs, mais de toute surface réfléchissante, de tout objet susceptible de laisser apparaître, tordues et floues, dans leur matière, les choses du monde. Et les pièges se multiplient soudain quand il ne se voit pas dans les ambres du vase, dans la laque du pot de fleurs, non plus que dans la forme oblongue de la théière d'argent. Ainsi, mille pièges l'entourent et lui signalent son irrémédiable retrait. Il s'affole. Il se demande si l'autre qui est pris dans le tourbillon accéléré du temps, celui qui l'a happé depuis l'aube, si cet autre lui-même libéré de lui-même, lui laissera longtemps l'initiative, sa pensée propre, ses désirs personnels. Il craint qu'à un certain moment, il ne puisse plus rien faire d'autre que ce qui se sera accompli en dehors de lui derrière les murs, derrière les choses, dans ce futur plus ou moins lointain qui a, dès l'aube, avalé sa propre image. Imaginez ! Ne plus savoir si on pourra sortir ou dormir, se laver ou se raser, parler ou se taire, désirer ou désespérer... Imaginez ! Savoir qu'un autre soi-même s'est évadé derrière les illusions du monde, emportant peut-être son âme, sa propre vie. Alors, il songe à sortir et hésite. Il voudrait faire chaque geste dans un secret absolu, de telle sorte que rien ne puisse en

imiter le mouvement. Mais il sait que c'est vain, car il aura beau sortir, chaque vitre des maisons voisines, chaque vitrine des grands magasins lui signalera son absence, l'anomalie suffocante dont il est victime depuis l'aube. Mais n'empêche... il lui semble que le grand air, l'espèce d'euphorie active de la ville lui permettra un anonymat plus conventionnel, plus confortable. Et il s'y essaie, se rend à la penderie, prend son manteau, tend la main vers la porte, l'ouvre et se met à douter. S'il fallait que ce soit l'autre... s'il fallait que l'autre ait déjà accompli tout ça, que seule lui reste la liberté d'imiter ce qui a déjà été fait, mais en différé, qu'il ne puisse plus rattraper son propre futur. Peut-être n'est-il plus libre de décider de quoi que ce soit, n'est-il plus que la mécanique retardataire de ce qui, depuis ce matin, se produit ailleurs dans un avenir relatif, en dehors de lui... Résolu, il veut se soumettre encore un peu à cette expérience fabuleuse.

14 h 45

Quatre minutes qu'il est sorti... qu'il se promène... Imaginez ! Il essaie de ne pas regarder, de ne pas voir le vide dans les vitres, son absence obstinée... Imaginez ! Son angoisse... Malheureusement, il fait soleil, un soleil épouvantable, implacable. Il ne se contient plus, s'énerve... Avec toute cette lumière, les choses sont rendues si claires, les maisons si luisantes, les rivières si miroitantes... Dans cette catastrophe totale du soleil, il est perdu, quoi qu'il fasse... il devra inévitablement relever la tête, voir quelque part les autres qui se promènent et se reflètent dans les grandes glaces du magasin... Lui vient à l'esprit une idée effarante, troublante : s'il fallait que ces passants ne se promènent pas en même temps que lui, que leur réalité soit quelque part tangible dans un futur plus ou moins lointain, dans le moment présent de son propre double évadé, enfui... et s'il était en retard sur eux tous ? Quelle aberration tout à coup de se savoir délesté, échappé de la matière ambiante qui a commencé tranquillement à se projeter en avant, à accélérer sa propre force de destruction, à courir encore plus vite après sa propre mort. Il se trouve presque chanceux d'être

ainsi oublié, laissé en arrière comme si la mort, justement, allait pouvoir l'ignorer un peu plus longtemps.

15 h

Assis dans le parc, il regarde au loin les enfants qui jouent, les gardiennes, les hommes pressés. Il n'attend plus rien à présent. Il sait. Il vient de regarder dans le bassin, de se pencher... oh ! juste un peu, et il n'y était toujours pas... c'est donc partout pareil... mais il a cru se voir de l'autre côté du bassin, figure assise et inversée, cliché d'un homme se reposant plus tard dans ce même parc, sur un autre banc, avec aux lèvres un air de profond contentement. Il a cru s'apercevoir assis la tête en bas dans le mouvement de l'eau, heureux et tranquille, comme accompli (drôle de mot), mais voilà accompli, cohérent, réconcilié... mais il n'en est pas sûr, tellement la vision fut éphémère. Pour l'instant, il savoure son propre drame, son destin. Il n'existe peut-être plus. Ou peut-être pas réellement. Bref, il ne sait plus que faire car il y a pire, il a vu pire, il sait que cela peut être pire, à cause de son ombre. C'est cela même, son ombre à lui. Imaginez ! Il a vu, il en est sûr, il n'en a plus. Son cas n'est pas unique, il le sait. On en a déjà parlé. Des auteurs ont aussi raconté des histoires d'homme sans ombre ou sans reflet... Sauf que cette fois, c'est à lui que cela arrive et de façon si subite, comme hors de propos, dirait-il. Car il en a conscience: il n'a au fond « perdu » ni son ombre ni son reflet, et c'est là le plus grave... car son ombre le devance, elle est ailleurs, il a pris du retard aujourd'hui par rapport à elle. Simplement, il faudrait qu'il trouve le moyen de la rattraper. Mais comment ? Imaginez ! En plein soleil, et soudain, s'apercevoir qu'on ne projette plus d'ombre, incapable de se rappeler si l'illusion, tantôt de l'autre côté du bassin, avait une ombre.

15 h 25

Il court. C'est ce qu'il a trouvé. Ce n'est pas très rusé, mais il court... à bout de souffle. Peut-être espère-t-il... mais au fond il sait que ce n'est pas là la solution, il n'est pas dupe. Il veut quand même essayer, mais rien n'y fait. Tout au plus réussit-il à brouiller les

ombres dans les grandes baies vitrées, à rendre un peu plus flou le paysage qu'il voit à travers ses larmes. Car, l'imbécile, il pleure en courant. Au lieu de se raidir, de prendre sur lui d'assumer la réalité telle qu'elle est, le voilà, blond et gras, haletant et pleurant, qui court à perdre haleine parce que quelque chose lui manque. Il court et il est essoufflé, et plus il va et plus il accélère... et plus il s'essouffle... et plus il perd pied... et plus il tombe... et plus... Mais là, devant lui, de l'autre côté de la rue, il la voit... aucun doute... elle est là... bien à plat... insolante et grise... son ombre est bien à plat... tranquille... collée au mur de pierres blanches... et elle lui fait signe de venir... elle l'appelle sans le moindre doute...

15 h 40

Il se lève et essaie de reprendre son souffle. Pourtant, c'est cela, l'ombre sur le mur ne peut être que la sienne, car elle ne dépend de personne... la rue est si vide, le soleil, si intense... il récupère... un peu... se demande s'il répondra à cet appel. Imaginez ! Cette ombre... et lui qui la regarde comme son dernier espoir. S'il pouvait réussir à la rattraper.

15 h 45

Sans doute ira-t-il, mais pour l'instant, il en admire le profil. Le soleil est légèrement plus bas vers l'ouest à cette heure et on remarque que la découpe est parfaite, gris intense à l'intérieur de l'ombre, blanc intense à l'extérieur. Vraiment, une chose assez belle pour qu'il s'attarde un peu à la regarder. Et il sait qu'il ne résistera pas, qu'il va traverser.

15 h 49

Maintenant, il est assez près d'elle pour voir à quel point une ombre est encore plus belle si on réussit à s'en approcher. Il la contemple béatement, amoureuxment, quand elle commence à se déplacer, légère, à lui faire signe de nouveau. C'est très clair qu'il devra la suivre, longer les murs, tourner le coin de la rue en

direction des grands terrains de sport près d'ici. Imaginez! Il suit son ombre avec le sentiment amoureux et transi d'un premier rendez-vous. Il est sous le coup de sa passion, rien ne saurait le ramener à la raison.

15 h 52

Elle est lascive... cela ne fait aucun doute... elle frôle, se colle, s'alanguit... il la suit... la trouve telle que tous ses phantasmes l'avaient imaginée... cet autre lui-même... obscur et éphémère... subtil... narcisse... Imaginez! Le couple qu'ils forment. Ce couple qui longe, qui effleure, qui s'attire irrésistiblement. Depuis le matin qu'il attend de se réconcilier ainsi, de se retrouver tout entier... et voilà que cette ombre le lui suggère. Il a traversé la rue dans une sorte de transe. Actuellement, il la poursuit dans une espèce de béatitude. Et tout à coup,

15 h 54

elle se détache du mur, elle se couche à plat sur le sol, il se couche de même, elle rampe, il rampe, elle serpente entre les herbes, il rampe et accélère... elle se met à fuir en avant, propulsée par le seul désir de l'attirer à elle encore plus radicalement... et il court, trébuche, se rapproche, s'éloigne et se rapproche encore...

15 h 55

...elle est là, dans le champ, cachée derrière la pierre et il s'arrête. Elle l'attend. Il le sait. Il essaie de se reprendre. Voilà, elle est couchée, là, derrière cette grosse pierre grise et elle l'attend... sa propre ombre, son propre corps, sur le sol qui attend qu'il vienne de nouveau la couvrir, la prendre tout entière

15 h 56

et il s'approche... Imaginez! Il vient à ce rendez-vous ultime avec un sentiment passionné, une exaltation inouïe... et elle se trouve bel et bien là, grise, parfaitement calme, immobile et attentive... il s'avance

15 h 57

de plus en plus lentement, afin de s'étendre sur elle, de retrouver le froid subtil de son contact, de son intensité

15 h 58

il la regarde et se couche et s'allonge et se sent heureux

15 h 59

il se sent retourné, indiscutablement... Imaginez! L'ombre est sur lui à présent...

16 h

et il sent que les bras d'ombre de l'ombre le serrent à la gorge, qu'elle se libère définitivement de lui, qu'elle l'étrangle inlassablement dans ce soleil excessif... Imaginez! Nous-mêmes, nous ne voyons plus que la très grande ombre grise d'une roche au milieu du terrain vague. De lui, sous l'ombre, plus aucune trace, gagné de vitesse par sa propre vie, disparu.

XYZ



l'ère nouvelle

*Les recueils insolites
des spécialistes de la nouvelle*



168 p., 17,95 \$

André Berthiaume *Presqu'îles dans la ville*

« André Berthiaume a, de surcroît, une écriture qui cisèle les êtres, les émotions et les choses. Pas une once de surcharge, des mots qui frappent leur cible infailliblement. »

Christian Bélanger, *Québec français*

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4